

# Ao sinmetiro : [suite]

Autor(en): **Chambaz, Octave**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **53 (1915)**

Heft 20

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-211302>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## L'OBSESSION

— Oh ! mais de grâce, ne parlons pas de la guerre !

Ce fut l'autre soir, au moment d'attaquer le potage, la supplication de l'un des convives d'une petite agape amicale.

Unanimes, les autres convives se rangèrent à ce vœu. Bien plus, il fut décidé que celui qui dirait un mot de la guerre, un seul, serait réduit au silence pour tout le reste de la soirée. Encore que le sexe charmant ne fût pas représenté à ce repas intime, cette condamnation au silence était bien la punition la plus efficace.

Oh ! quel soulagement, quelle joie que de se libérer un moment de la terrible obsession. Toute la soirée se passa sans qu'il fût question de tranchées, de schrapnells, de marmites, de 420, de bombes asphyxiantes, de sous-marins, de torpilleurs, etc. Aussi, à combien de vaines redites, de grotesques prophéties, de sottises, de propos aigre-doux, la porte se trouva-t-elle du même coup fermée.

« C'est de l'égoïsme, cela ! vous écrieriez-vous peut-être. Alors qu'à nos frontières des peuples se cassent la tête, si nous avons encore parfois le précieux privilège de nous grouper, en famille ou entre amis, autour d'un cordial festin, c'est bien le moins qu'on y réserve une place au sombre cauchemar qui étroit l'Europe, et que nous consacrons à ceux qui luttent, à ceux qui souffrent, toutes nos pensées et toutes nos conversations. »

Drôle de commiseration, en vérité ! Et à quoi donc cela avance-t-il ?

Car que de vaines paroles, à propos de la guerre, qui n'ont d'excuse que l'angoissante obsession à laquelle nous sommes soumis depuis tantôt dix mois.

Qui donc peut dire les projets qui mijotent actuellement dans les marmites diplomatiques ou dans celles des états-majors ? Personne. Pourtant, nul n'en ignore.

Le premier venu affirme avec une assurance qui n'admet pas de réplique que la « grande offensive » à laquelle se préparaient pour le printemps, les belligérants, n'aura pas lieu : parce que... ceci, parce que... cela.

Un autre vous soutient, non moins pertinemment, que l'Allemagne est à bout de ressources, qu'elle est affamée, qu'elle manque de munitions, d'hommes et d'argent. Alors, quoi faire, dans ces conditions ? C'est la débâcle, la débâcle prochaine.

Un troisième, au contraire, sait de « source très sûre », dit-il, que l'Allemagne regorge de provisions de toute sorte et de munitions, qu'elle a des réserves d'hommes inépuisables et que le pactole ne peut lutter avec les caisses de son gouvernement et de ses financiers.

L'Angleterre, avancé quelqu'un, n'a pas fait tout ce qu'elle pouvait et devait faire. Les effectifs qu'elle a débarqués sur le continent sont très insuffisants. Et puis, si ses soldats se battent fort bien, avec un courage admirable, ils ne se battent que quand il leur plaît.

Et c'est fini de la Russie, ajoute un autre interlocuteur ; le rouleau compresseur est « enramblé », comme on dit chez nous. Il n'y a plus rien à espérer de ce côté-là.

— Mais c'est une sottise, réplique-t-on, la Russie n'a donné jusqu'ici qu'une très faible partie de ce qu'elle peut donner. Ce ne sont guère que ses avant-gardes qui se sont battues jusqu'ici. Ses armées sont derrière ; elles se préparent. Gare devant, lorsqu'elles s'ébranleront !

Maint discoureur de café en sait plus sur les projets du général Joffre, que le général Joffre, lui-même. Et il vous dévoile avec éclat, force gestes et croquis, les plans « secrets » du généralissime français, dont l'exécution va décider de la victoire.

Naturellement, « l'attitude » de l'Italie donne

lieu à moult commentaires. « Marchera ! Marchera pas ! » Et il n'est aucun de ces diplomates de coin de rue qui n'en puisse remonter à M. Salandra, lui-même, sur les dessous actuels de la politique de la péninsule.

Même chose en ce qui touche la Grèce, la Roumanie, la Bulgarie, qui composent avec l'Italie ce qu'on a appelé la « quadruple attente ».

Quant à l'Autriche, pour beaucoup, ses jours sont comptés. C'est le démembrement, c'est la dislocation fatale.

La Turquie, prétendent d'aucuns, va disparaître de la carte d'Europe ; ce sera le prélude de sa disparition de la carte du monde.

La victoire, pour nombre de gens, est déjà décidée. Elle ne peut être que du côté des Alliés. L'ardeur de ce désir en fait une réalité.

Et c'est alors qu'interviennent les artisans de la convention de paix et les réorganiseurs de l'Europe.

Pour le coup, les combinaisons les plus fantaisistes, les affirmations les plus téméraires, pour ne pas dire plus, se donnent libre cours.

L'Europe est complètement réorganisée, transformée, méconnaissable. Au pilon, tous les manuels de géographie, tous les atlas, toutes les cartes murales et autres.

Les diplomates de la conférence internationale à qui incombera la tâche délicate et difficile du règlement de comptes, n'auront plus qu'à contresigner l'œuvre de tous ces diplomates d'occasion qui pérorant dans les assemblées, dans les carrefours, dans les cafés.

Touchant la Suisse, il y a ceux qui sont certains que nous ne risquons plus rien — qui oseraient nous attaquer ? — et ceux qui n'ont aucun doute quant à une invasion chez nous de l'un des belligérants.

On discute chaudement aussi des dissentiments qui se sont produits entre Suisses romands et Suisses allemands. On en discute même beaucoup trop, nous nous en sommes rendu compte. A force de vouloir y chercher un remède, on ne réussit qu'à envenimer un peu plus le conflit. Le silence et le temps feraient, sans doute, de bien meilleur ouvrage.

Aussi, quel diable de besoin avons-nous donc de parler toujours de ce que nous ne savons pas ?

J. M.

**Le jumeau.** — Un dimanche de cet hiver, je vis passer devant ma demeure, un jeune garçon d'un village voisin qui était toujours au courant de la chronique régionale. Il s'arrêta pour me causer. Aussitôt, je tendis l'oreille, flairant quelque nouveau :

— Qu'as-tu de bon à me dire Edouard, pour cette fois ?

— Ecoutez-voir Dâvi, Alefrède de la boutique, il a eu un petit garçon ; puis, se rectifiant : « une petite fille ».

Moi sous le charme de cette voix pittoresque, je confonds et réplique :

— Deux jumeaux, donc ?

— Non ! vous embrouillez tout le bazar, rien que un... de jumeau.

DAVID.

**A l'école.** — Justin au maréchal, était à l'âge de onze ans le meilleur élève de la seconde classe, mais le régent hésitait à le faire passer en première, tant il le faisait chevrer en récitant ses leçons par ses expressions trop parfumées de goût du terroir.

Ainsi un jour mémorable, à la « visite » de religion, le pasteur lui ayant indiqué le chapitre : « La chute de l'homme », le rustique savant ne va-t-il pas, au grand désespoir du pauvre instituteur, lancer au pasteur, ébahi, cette phrase :

« Et pi... voilà que... la serpent... était le plus malin des... habitants du jardin. »

DAVID.

## AO SINMETIRO

II

N° 66. — Son père, que cauchenâvè, ne lai avai laissi quèi dai devallès. Li n'a pas fé dinse. S'est incoradzî dè ramassâ, et sè z'infants van pardieu pouai sè partadzî bin oquîè.

\*\*\*

N°s 67 et 68 (Din on carro). — Dou petits z'andzo daò bon Dyu : lo bouèbo à la Bose et Samin et cique que lo conseillè l'a zu avoué lai serveinta.

\*\*\*

N° 69. — Onna brava fenna. Lè demindzè daò tsautin, teindu lo pridzo, on la vèyai adi appoyè contrè lo mothi, qu'akutavè dèzo la fenitra aò verta, la tita ellinnâye et lè mans djeintès.

\*\*\*

N° 72. — La syndiqua m'a zaò zu de que clia que vo z'arai prai voutron fordai su vo sin que vo vo z'in apèchaidè.

\*\*\*

N° 73. — Onna fémalla qu'ètai vegnaite d'errai teimps tota dèbetâye, pèlamo que lè z'afères ètan mau zu tsi laò et que l'avai falhu te vindrè po payî.

Cutsivè pè lè grandzès et lè z'ètrablyo et s'promenavè tot lo dzo pè lo veladzo, avoué o panai dè rapannès à son brè, yau mettai ce que lè dzeins lai balhvan. Bataillyivè, et o l'èssai dzo lo grand matin bramâ : « Lè larrès les caïons, no z'an tot robâ : noutron mèzon noutrès tsamps, tot lo bin dè mon père. Ne restè quèi lè ge po pliorâ. »

\*\*\*

N° 74. — Lo marchand dè caïons. Quand ètèrnessai on l'oyai du onn' haòra lihen : du è quantiaò Mare. Bouèbo on in avai ti pouaire, rinquîè dè lo vaire cratchi on fotai lo camp.

\*\*\*

N° 76. — Cique n'avai min dè keu. La né que sa mère l'est morta, in l'èssin plyindrè, que cein lai gravavè dè ronclyâ, s'ère relèvâ po l'èdere : « As-tou pas binstou fini. Te n'as jam'ètâ qu'onna sacrè vilhe piorna, te vaò l'ètra quantiaò bet. »

L'avai de assebin, on dzo dè messon, à s'felhie que restavè à l'foto po soigni sa fenna çosse cauquîès dzo devant que mouairè : « O misaire ! misaire ! se faut laissi la messon po onna dzein que vaò muri. »

Lo mîmo ne l'a pas règrettâye, sa fenna, p'mè quèi dè tsin blianc. N'a pas vessâ on l'larma quand l'est morta.

L'avai praiissa po s'n' ardzeint.

\*\*\*

N° 77. — On tråkoua-payi qu'avai daò-tè sorenom. Lai desan l'Angle, Marc dè Paris l'Amèrikien. N'a rin ramassâ et po fini l'est tsâ à la tserdze dè la kema.

\*\*\*

N° 78. — La traisiéma fenna aò tambou, mort suite dè cutse.

\*\*\*

N° 79. — Lo petit Cresenî. On bin bout hommo.

\*\*\*

N° 80. — On vilho dè passâ noinant' ans qu'avai rèpondu aò menistrè que lai dezai on dzo que sarai lo momeint por li dè sondzî à sa fin.

— Oh ! monsu lo menistrè, ne su pas se vilho qu'on crai. Avè pire lè noinanta sti l'adton.

\*\*\*

N° 81. — L'ètai iena dè cliaò tsatè mortè, d'cliaò z'idye que binnan... Ma fai ne mè devè sâdè pas dè felhie dinse.

\*\*\*

N° 82. — S'est rinâ in rognassin po on pass dzo et dai drai d'idye.

\*\*\*

N° 83. — Onna dzouvena, galèza quemîn on pouponna. N'a pas rèzu on dzo dè bin du l'dèraire vouga, que s'ètai folâye on pî in dansè.

avoué lo valet à l'assegeu, que s'est maryâ cau-  
quies teimps apri avoué onna felhie retse d'Op-  
peins, tota pavâye dè lintelyès.

\*\*\*

N° 84. — Cliaque n'étai rinquiè onna voua-  
ritse et adi maunèta qu'on ervin.

\*\*\*

N° 85. — Onna curieusa. Se n'étai pas derrai  
laô porta intrebèta qu'assorolyivè, aô bin  
plyantâye aô maitin d'on coterd d'hommo aô dè  
fennès, l'étai aô carro dè laô mézon (qu'est à  
rinda dè la tsèraire), lè mans dèzo son fordaï,  
adi presta quand vèyai passâ cauquon, à vo dè-  
mandâ :

— Cognaitè-vo cique? Sebayi iau va? Sebayi  
cein que va fère? Sebayi se vaô restâ grand  
teimps? Sebayi çosse, sebayi cein, que l'avan  
hatcha la vilhe Sebayi.

\*\*\*

N° 88. — On vilho valet qu'a vécu din la mi-  
saire. Ne s'accordâye pas la via. Fasai dè la  
sepa ai truffès po sa dzo, et laissè à dai pa-  
reints, que sè fotâvan bin dè li, onna vingtanna  
dè millè francs.

\*\*\*

N° 89. — Lo cordagni. On bougro que robâvè  
lo couai in allin in dzornâ tsi ti cliaï que  
pouâvè.

\*\*\*

N° 96. — Ma bouna mère qu'amâvo tant. L'est  
morta demiero à quat'haôrès daô matin et ne  
l'in interrâye devindro à duès z'haôrès. Rèpouzè  
pri dè la porta daù sinmetiro, à man gautse in  
intrin. Yè plyantâ su sa tomba on agacia  
dzauno.

L'est morta in bouna chrétienne quem'in l'a  
vècu. Lè derrairès parolès que l'a dè l'est : « Sei-  
gneur Jésus ! Mon Dyu ! » L'è oyu dè mè prou-  
près z'orolyès.

Prayo lo bon Dyu dè mè perdenâ ti mè pètsî  
et dè mè fère la grâce, quand lo trovèvè à pro-  
pou, d'allâ la rêdjindrè din son Paradis.

\*\*\*

N° 112. — Mon meillâ ami, et yon dai derrai,  
pè chaôtrè, à coui vegnai mî à man dè dèvezâ  
in patuè qu'adtramin. Se vè m'innouy...? Ora  
n'è plye nyon vers coui allâ.

N'è qu'à attindrè lo momeint, mè assebin, vaô  
praô veni.

A la garda!

OCTAVE CHAMBAZ.

**Tant pis !** — Dans un établissement balnéaire.  
Un vieux monsieur s'adressant au maître d'hô-  
tel :

— Dites-moi, le N° 4, qui était si mal hier, est-  
il mort ?

— Non, Monsieur, il va même beaucoup  
mieux.

Le vieux monsieur, avec un soupir :

— Tant pis !

— Comment, tant pis ?

— Dame, nous sommes un peu serrés à  
table !...

## « VALAISANNERIES » DU « CONTEUR »

### IX

#### La Cène dernière !!

Je me rappelle avoir lu dans les œuvres de  
Jérémias Gotthelf, le célèbre et si populaire ro-  
mancier bernois, l'histoire d'un vieil avare, qui,  
se sentant gravement malade, appela un méde-  
cin. L'Esculape lui fit comprendre que son mal  
était incurable et que sa fin était proche. A cette  
révélation Harpagon éprouve un seul regret : il  
ne peut se résoudre à laisser à une bande d'hé-  
ritiers avides et exécrés, son cher trésor consis-  
tant en une épaisse liasse de billets. Une idée...  
lumineuse lui vient. Brûler ces précieux bouts

de papier, c'est l'affaire d'un instant. La belle  
flambée ! A sa vue, l'incendiaire dé son propre  
trésor savourait d'avance la cruelle déception  
de ses héritiers que sa mort souhaitée n'enri-  
chirait pas d'un liard. Cette douce pensée et la  
contemplation de la flamme claire et joyeuse,  
destructrice de sa fortune, firent sur le malade  
une impression telle qu'il guérit malgré l'avis  
contraire du médecin. Mais l'avare ne put sur-  
vivre à sa fortune et il se pendit au plafond de  
sa mansure. Ses proches ne trouvèrent qu'un  
cadavre et une poignée de cendres.

Ce qu'on vient de me raconter est moins tra-  
gique. Vous vous souvenez sans doute que vers  
la fin du siècle passé, le fameux astronome Falb  
de Vienne en Autriche, prédisait à jour précis  
la fin du monde inévitable. L'immense et ultime  
cataclysme serait le résultat d'une collision fatale  
de notre vieux globe terrestre avec la constella-  
tion des Léonides. Bien des gens de toutes con-  
ditions, des personnes apparemment cultivées  
aussi bien que des ignorants prirent ces prédic-  
tions au sérieux, voire au tragique.

Rien d'étonnant dans ce cas, que parmi les  
naïfs et les crédules se trouvaissent de nos con-  
citoyens à la jugeotte parfois simpliste.

Dans le nombre se signalèrent les Addoux,  
trois avares vieux garçons de Crète à Polet.  
Comme on dit, ils n'attachaient pas leurs chiens  
avec des saucisses. Il est vrai qu'ils ne gardaient  
jamais de chiens, *bétail* de luxe. On aurait dit —  
l'apparence du moins y était — que le plus grand  
souci de ces célibataires endurcis était d'enrichir  
des héritiers dont l'unique souhait était de leur  
voir fermer l'œil le plus tôt possible.

Mais puisque ce devait être bientôt la fin du  
monde pour tout de bon, nos Addoux eurent  
bien pouvoir s'accorder juste avant de faire la  
grande traversée, quelque chose d'extra tran-  
chant sur leur frugal ordinaire quotidien. Juste-  
ment à l'étable, un cabri était né et on l'avait  
engraissé à point pour le boucher. Mais avait-il  
besoin de leur cabri, ce boucher, puisque la vie  
de l'humanité n'était plus maintenant qu'une  
question d'heures et que la fin de tous et de cha-  
cun allait sonner bientôt ?

Luxe inouï ! Gourmandise extraordinaire ! On  
mangerait le cabri en famille avant la suprême  
séparation. Le cène dernière quoi !

Ainsi fut fait comme on avait décidé. Le repas  
fut succulent, mais le cabri était mangé et digéré  
de longtemps que la sinistre génératrice du  
deuil universel n'arrivait point. La prédiction  
Falb avait manqué le train. On vit renaître la  
joie de vivre sur maints visages ravagés par  
l'inquiétude.

Mais ce trépas manqué de la planète fut tout  
au moins regretté par les frères Addoux, qui,  
s'ils n'en moururent pas, vieillirent de regret  
d'au moins dix ans et ne purent jamais se  
consoler, leur vie durant, d'avoir immolé le  
veau... pardon le *cabri gras* sur l'autel de la  
gourmandise.

Et penser qu'il a fallu vivre depuis, gémissaient-ils parfois !

MAURICE GABBUD.

Le nouveau président de l'Association de la presse  
suisse, M. P. Rochat, ouvre le dernier numéro de  
la *Patrie suisse*, consacré à des vues d'actualités  
des cantons de Vaud, Genève, Neuchâtel et de la  
Suisse allemande, notamment à de fort beaux paysa-  
ges de printemps.

### ECHOS DU PASSÉ

On sait combien aimables étaient les mœurs  
lausannoises, dans la seconde moitié du  
XVIII<sup>me</sup> siècle. La capitale du Pays de Vaud  
était un lieu de plaisir et le rendez-vous des  
beaux esprits. On s'y amusait fort, mais en tout  
bien tout honneur.

L'anecdote suivante — nous ne nous flattons  
pas de la révéler à nos lecteurs — date de ce  
temps-là. Elle fut contée par Charles Eynard,  
dans sa biographie de notre illustre compatriote  
le docteur Tissot, auteur de l'*Avis au peuple  
sur sa santé*, un ouvrage qui eut à l'époque une  
vogue immense.

« Un Allemand, fort instruit, naturellement  
enthousiaste et passionné, dit Eynard, se pré-  
sente à Lausanne, désirent connaître l'immor-  
tel auteur de l'*Avis au peuple*. On l'introduit  
chez Mme de Charrière. Au moment où il entra  
dans le salon, on venait de faire quelques jeux  
et l'on payait des gages. Un des assistants jouait  
du violon, tandis qu'un homme d'un embon-  
point remarquable semblait chercher dans le  
salon quelqu'un qu'il ne trouvait point.

» Enfin, le violon rendit des sons plus forts et  
le gros homme — ce n'était rien moins que  
Gibbon, l'illustre historien anglais — vint prendre  
la main de M. Tissot, dont la grande figure,  
digne et froide, formait le plus parfait contraste  
avec la sienne. Mais ce n'était pas assez ; le vio-  
lon jouait toujours et tous deux durent faire  
quelques figures de menuet, à la grande joie de  
toute l'assemblée.

» C'était l'acquittement du gage que devait  
Gibbon, dont l'humeur gaie se prêtait volontiers  
à cette espèce de plaisanterie, fort simple dans  
une réunion d'amis.

» C'est ce que ne comprit point notre Alle-  
mand, dont l'attendrissement, à la vue de ce  
spectacle, était visible. Mais l'année suivante,  
quel ne fut pas l'étonnement, à Lausanne, d'ap-  
prendre qu'il avait pris tout au sérieux et que,  
dans le récit imprimé de ses voyages, il en citait  
comme un des événements les plus remarqua-  
bles d'avoir vu le célèbre historien et l'illustre  
philanthrope, le bienfaiteur de l'humanité, entre-  
lacer des danses et des pas harmonieux, et rap-  
peler ainsi les beaux jours de l'Arcadie, dont ils  
avaient toute la simplicité et l'antique vertu. »

\*\*\*

Nous rappelions brièvement, il y a trois se-  
maines, à l'occasion de l'anniversaire de l'exé-  
cution du major Davel, le noble projet dont il  
fut la victime. L'indolence de ses contempo-  
rains, peu soucieux, semble-t-il, de leur liberté,  
et la naïveté du plan de Davel furent les causes  
principales de l'échec de cette entreprise.

Il est curieux de mettre en parallèle la naïveté  
scrupuleuse de notre infortuné compatriote et  
la façon dont on entend aujourd'hui la guerre,  
en certains milieux.

Alors qu'il était à la torture et qu'on cherchait  
en vain à lui arracher les noms de complices,  
qu'on lui supposait, Davel répondit :

« Un homme comme moi, dit-il, qui entend  
le service doit savoir que l'on prend d'autres  
mesures pour soulever un pays. J'ai défendu à  
mes gens de prendre aucune munition et j'ai  
même répandu à terre de la poudre que quel-  
ques-uns avaient apportée. Je me suis entière-  
ment confié à Messieurs de Lausanne et leur  
ai laissé le soin de loger mes troupes. Si j'eusse  
suivi mon plan à moi, j'eusse amené du monde  
autant que possible ; j'eusse amené des muni-  
tions ; j'eusse pris possession des portes, du  
château, du trésor ; j'eusse suivi les lois de la  
guerre ; mais je n'ai rien osé changer au plan  
que Dieu m'avait inspiré. »

**Grand-Théâtre.** — Programme de la semaine :  
Samedi 15, 1<sup>o</sup> *Asile de nuit*, comédie en un acte,  
de Max Maurey ; 2<sup>o</sup> *La Fille du Régiment*, opéra  
comique en 2 actes, avec le concours de Mlle Lili  
Dupré. Musique de Donizetti.

Dimanche 16, *Manon*.

Mardi 18, *Papa*, comédie en 3 actes de R. de  
Flers et A. de Caillavet.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAYRAT  
Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C<sup>ie</sup>.

Julien MONNET, éditeur responsable.